

PORTRAIT PAUL JORION



Ancien financier, cet anthropologue belge a anticipé la crise et s'est imposé en théoricien référent.

Prophète en subprimes

Par **NICOLAS CORI**
Photo **JÉRÔME BONNET**

A l'été 2007, la crise des subprimes éclate. Les journalistes économiques français découvrent, effarés, que le capitalisme américain est vérolé par les produits financiers toxiques. Mais, à Paris, impossible de trouver un économiste qui y comprend quelque chose. Aucun n'a anticipé la crise, et la plupart pensent qu'elle va rapidement se terminer. Dans les rédactions, on se tourne alors vers le blog d'un obscur anthropologue belge de 61 ans, qui chronique la crise depuis Los Angeles. Son auteur, Paul Jorion a beau ne posséder aucun diplôme en économie, il va devenir une référence. Ses qualités ? Il connaît tous les produits à l'origine de la crise, les décrit clairement et est disponible pour des interviews. Il possède aussi un savoir éclectique, illustré par ses derniers ouvrages. Dans *l'Argent mode d'emploi*, il essaie d'établir une théorie nouvelle sur l'argent, cet objet central de la pensée économique. Dans *Comment la vérité et la réalité furent inventées*, un livre d'«anthropologie des savoirs», il prône un retour à Aristote. Mais ce qui fait la différence, c'est que ses analyses sont prophétiques : il a écrit avant tout le monde que le capitalisme

américain allait sombrer à cause de la bulle immobilière. Et il a vu que la faillite de Lehman Brothers était inéluctable. Paul Jorion devient alors l'économiste que l'on s'arrache. Toujours ignoré par la profession qui n'arrive pas à l'intégrer à une école, ni à le classer politiquement – l'homme renvoie dos à dos keynésiens et monétaristes et considère le clivage gauche-droite comme non pertinent –, mais plébiscité par les médias et le public. Son blog voit sa fréquentation décuplée, une communauté de fidèles se forme. Il écrit des billets dans *le Monde*, fait des chroniques pour BFM, multiplie les ouvrages.

De passage à Paris entre la Bretagne où il réside et une audition sur la crise prévue le lendemain à Bruxelles par le Parlement européen, Jorion se raconte sans pudeur. Avec son accent indéfinissable, il mêle réflexions théoriques et épisodes personnels. «*Ce succès m'épate et me surprend*, dit-il. *Jusqu'à présent, personne ne faisait jamais attention à ce que je faisais.*» Sa vie est une suite de ruptures professionnelles et personnelles liées à deux exigences irréconciliables : sa volonté de penser sans contrainte et son besoin de gagner de l'argent. Paul Jorion est né à Ixelles, près de Bruxelles, en 1946, dans une famille bourgeoise bilingue. Son père, un Wallon originaire de Charleroi, était un haut fonctionnaire spécialiste de

droit public. Sa mère était issue d'une riche famille juive néerlandaise. Enfant, Jorion va à l'école francophone et se rêve biologiste. Il tâte ensuite de l'école de commerce, des sciences économiques et de la sociologie, avant de se laisser séduire par l'anthropologie. «*Un enseignement très peu structuré où on pouvait faire ce qu'on voulait*», se souvient-il. Mais Jorion ne veut pas travailler en dilettante. Il se spécialise dans l'étude mathématique des structures de la parenté et, doté d'une bourse, il décide en 1969 d'aller suivre le séminaire de Claude Lévi-Strauss au Collège de France. Mais il critique «*le Maître*», plaide pour une anthropologie moins «*structurale*», et n'est pas admis à suivre le séminaire une année supplémentaire. Dans le même temps, il commence une psychanalyse et suit les cours de Lacan, tout en s'interrogeant sur son statut d'étudiant attardé qui n'a pas connu «*la dure vie du travailleur manuel*». A l'occasion d'une visite en Bretagne, il découvre l'Ile-d'Houat, au large de Quiberon, où vit en quasi-autarcie une communauté de 150 pêcheurs. Il décide de s'y installer et de se faire embaucher comme matelot. Il tient dix-huit mois, puis laisse tomber. A 27 ans, cette première rupture digérée, il semble prendre une route classique : thèse d'anthropologie à partir de son expérience bretonne, mariage avec une sociologue avec qui il mène un travail sur les métiers de la petite pêche, puis ad-

mission comme professeur vacataire à l'université de Cambridge où il travaille avec Edmund Leach, une sommité de la discipline. Mais alors qu'il s'appête à devenir professeur certifié, l'arrivée au pouvoir de Thatcher bouleverse ce début de carrière. Les conservateurs détestent l'anthropologie, assimilé au communisme, et coupent les budgets. Il est viré. Il tente de se recaser en France, mais les grands noms de l'anthropologie le détestent pour ses positions anti-

marxiste et lui barrent la route académique. Paul Jorion cherche alors d'autres métiers, tout en poursuivant pour lui-même sa réflexion. «*J'étais comme Spinoza qui faisait des lunettes le jour et rédigeait l'Ethique le soir*, raconte-t-il. *C'était dur. Je manquais souvent d'argent, mais cela me donnait une liberté totale.*» Avec cette double vie, il découvre de multiples univers. Une année, il étudie les pêcheurs de l'Afrique de l'Ouest pour le compte des Nations unies. Une autre, il donne des cours de psychanalyse à Paris-VIII, grâce à ses relations avec Jacques-Alain Miller (le gendre de Lacan). Ses réflexions sur l'intelligence artificielle le font embaucher comme ingénieur par British Telecom. Après une rencontre avec Laure Adler, il fait de ce domaine de recherches le sujet de quatre *Nuits magnétiques* diffusées sur France Culture. Un banquier, qui a écouté les émissions, lui propose de venir travailler dans la finance. Il exerce d'abord à Paris, puis à Londres et enfin aux Etats-Unis. A la fin des années 1990, il se fixe en Californie et se fait embaucher dans des entreprises qui distribuent des crédits immobiliers subprimes. Il voit de l'intérieur que les modèles servant à prédire le remboursement des prêts par les ménages sont mauvais. Il en fait part à ses supérieurs et se retrouve à la porte. Sans argent de nouveau, mais avec l'information essentielle que la crise va advenir. Il s'en sert pour jouer ce qui sera peut-être le dernier rôle de sa vie professionnelle mouvementée.

Depuis quelques mois, il est revenu vivre en France. A Vannes, près de sa sœur et parce que les loyers y sont modérés. Malgré le succès, l'incertitude financière est toujours là. Ses revenus sont corrects, mais imprévisibles. Il n'a pas d'épargne, pas de retraite, et ne dispose que de ses droits d'auteur et des contributions volontaires des internautes (de l'ordre de 2000 euros par mois). Mais il ne semble pas s'en inquiéter. A l'été, il a eu un nouvel enfant de sa dernière compagne, dentiste rencontrée en Californie. Sur son blog, Jorion raconte que le petit Théodore (son sixième enfant, fait avec cinq femmes différentes) est né en juillet dans l'hôpital où il avait perdu son père et sa mère au début des années 2000. Il écrit aussi : «*Est-ce bien raisonnable d'être de nouveau père à 63 ans ? La réponse est certainement non !*» Mais Paul Jorion l'a quand même fait. ♦

EN 7 DATES

- 22 juillet 1946** Naissance à Ixelles (Belgique).
- 1969** Suit les cours de Claude Lévi-Strauss à Paris.
- 1973** Pêcheur à l'Ile-d'Houat. **1979** Professeur à Cambridge. **1989** Embauché dans la finance.
- Janvier 2007** Prédit la crise des subprimes dans *Vers la crise du capitalisme américain?*
- Novembre 2009** Publie deux ouvrages, dont *l'Argent mode d'emploi*.